

DIDACTIQUE DE LA TRADUCTION

LA DIMENSION CULTURELLE

MERDJANI Farida
Université d'Alger

Réfléchir sur une stratégie de la traduction implique à l'évidence un regard sur les méthodes permettant de reproduire un texte dans une autre langue. Cela signifie recourir à des approches claires, des théories précises, et veiller à ce que la version produite soit fidèle - autant que possible - au texte original.

A ce niveau de la réflexion, la question qui se pose, reste de savoir jusqu'à quel point un texte traduit peut-il être fidèle à l'original. Et si telle est la question, alors quels paramètres seraient susceptibles de réaliser une certaine fidélité ? Ceci nous amène à poser encore la question exprimée tant de fois, mais demeurant de toute évidence cruciale, celle de la finalité de traduire.

En évoquant la communication, le problème se révèle alors plus complexe. Au regard de l'évolution des rapports humains, des tentatives de rapprochement, et d'ouverture des peuples les uns sur les autres, la question demeure d'actualité.

Ceci amène à une révision des approches et des démarches en rapport avec la question immédiate "qu'est ce que la langue communique". Nombre de théoriciens de la traduction ont exprimé leur perplexité face à la diversité des langues, la difficulté de traduire, et se sont attelés à analyser les langues par des approches diverses.

Roland Breton souligne ainsi le fait que dans le processus d'acquisition d'une langue, la référence à la culture est systématique. En focalisant sur la singularité des langues, Breton exprime la pensée de Bertil Malberg dans son ouvrage: "les Nouvelles Tendances de la Linguistique", qui fait état de la particularité de chaque système sémantique: "L'acquisition d'une langue étrangère (...) suppose que l'on se familiarise avec un nouveau système sémantique, et, de ce fait, avec une nouvelle façon de penser et de sentir. Plus les différences entre la nouvelle langue et la langue maternelle sont marquées, plus grande aussi est la différence de pensée et de raisonnement." ⁽¹⁾

Les linguistes, les sociologues autant que les anthropologues, et les ethnologues s'accordent sur la spécificité humaine dans la diversité des peuples et de leurs coutumes et soulignent l'importance de la relation de la langue à la culture et précisément le fait qu'elle soit indissociable de celle-ci. Marianne Lederer exprime cette attitude clairement:

"....Le transfert culturel consiste à apporter au lecteur étranger des connaissances sur un monde qui n'est pas le sien. Cet apport ne comble pas intégralement la distance entre les deux mondes mais entrouvre une fenêtre sur la culture originale. Pour ce faire, le traducteur conserve le référent étranger en le transmettant sous des formes compréhensibles. Le rapprochement des cultures à travers la traduction ne s'accomplit évidemment pas par l'intermédiaire d'un seul mot ni d'un seul texte. Il faut une multitude de textes traduits pour que se crée progressivement une image qui parvienne à dissiper l'ignorance et à rapprocher les civilisations." ⁽²⁾

La réflexion de M. Lederer concernant l'apport culturel de la traduction, de même que les approches récentes de stratégies de la traduction nous amène à favoriser un apprentissage approprié des langues, condition sine qua non du transfert culturel.

Ces approches induisent ainsi un intérêt pour une didactique de la traduction dans sa dimension culturelle, et soulignent par la même ce préalable indispensable que demeure la maîtrise des langues.

La réflexion sur une didactique de la traduction implique, en effet, l'insistance sur la pratique et l'enseignement de la langue dans son contexte culturel.

Depuis des décennies, les pédagogues se sont attelés à élaborer des méthodes en essayant d'établir leur efficacité, sans toutefois se préoccuper véritablement du rapport de la langue à la culture qu'elle exprime.

La réflexion sur la didactique de la traduction émane naturellement de l'expérience de l'enseignant, mais également de la pratique de la traduction. De même, l'observation nous a permis de constater - lors de rencontres à différents niveaux - des défaillances importantes dans les prestations de traducteurs (et interprètes) dont certains pourtant rompus à la tâche, des défaillances liées à l'évidence à leur formation propre, celle-ci ayant apparemment ignoré des sujets indispensables à leur formation tels la littérature, l'histoire, les notions de politique et autres, en un mot: la culture de l'autre, la langue de l'autre dans son contexte propre.

L'observation a donc révélé par exemple le cas de traducteurs dont la méconnaissance d'une société a dévoilé les écueils d'une réelle ignorance de la culture de "l'autre".

Peut-on en effet et dans le cas précis d'un extrait de la littérature Sud-Africaine, par exemple, ignorer le contexte culturel auquel elle s'apparente, et ainsi faire l'impasse sur la figure emblématique d'un auteur tel Alan Paton, et la lutte du peuple Sud-Africain, dans son œuvre la plus célèbre "Pleure O pays Bien Aimé", Ainsi, donc la traduction de cet extrait a abouti à l'occultation du message dans sa teneur et sa portée.

Voici donc un exemple de défaillance à méditer afin de pouvoir tirer les enseignements quant à la nécessité, sinon l'urgence de procéder à une révision des programmes afin qu'ils répondent de manière conséquente aux exigences de la traduction.

Ce constat nous incite davantage à revendiquer une place plus importante dans le programme d'études des traducteurs (interprètes) de sujets tels les littératures, l'histoire, les civilisations nationales et universelle, de même que leur répartition équitable en terme de volume horaire, dans le programme de licence.

A ce propos, il nous semble important de concevoir, et de veiller à rendre effectif au plus vite, un programme adéquat préparant à l'activité de traduction, ce qui signifierait en particulier le rapport constant au contexte culturel – Nous avons été et sommes encore témoins de la situation absurde qui consiste à enseigner une langue en ayant comme support culturel l'environnement – la culture donc – de la langue originelle, et les effets désastreux occasionnés par une telle démarche.

Réduire l'apprentissage d'une langue à cette dimension relève d'une approche et d'une démarche primaire, qui traduit l'ignorance de la réalité écologique, ethnologique et socioculturelle d'un peuple, d'une communauté.

Pour ce qui nous concerne, enseignants, évoquer donc la question de la culture dans la formation du traducteur, c'est prendre en considération l'attitude des étudiants face à des aspects tels la polysémie, l'insistence sur le rapport des mots à leurs contextes.

Cette attention concerne également le renouvellement de notre enseignement, des matières participant à la connaissance d'un milieu culturel donné, telles encore les civilisations, la sociologie etc... Il s'agit encore de mettre l'accent, en plus des matières conventionnelles qui contribuent d'abord à la maîtrise des langues (aspect technique), sur l'aspect culturel, qui renvoie à la sémantique, la sémiotique, la variété des sens par rapport à des contextes divers.

La révision des programmes devrait concerner en même temps, la répartition adéquate des matières en fonction du niveau des étudiants. Il serait utile à ce moment là, de se poser la question de savoir à quel moment (année) de leur formation, ils seraient aptes à recevoir l'enseignement de tel ou tel sujet.

L'acquisition de la culture devrait en définitive faire l'objet d'un intérêt permanent qui permettrait au traducteur d'être au fait des changements constants qui animent la scène internationale. Ceci, de manière à ce que chacun puisse appréhender la réalité de l'autre, et être ainsi en mesure d'éviter tout type "d'agression", allant du contresens aux distorsions ou autres idées préconçues.

Jean René Ladmiral renseigne sur une réalité autre, apparente au delà des débats ordinaires.

"Au delà de la critique proprement traductologique et méthodologique [de la position "sourcière"] que nous faisons, il nous est apparu qu'il y avait un arrière-plan plus profond à ces débats touchant la traduction. Il arrive en effet qu'ils prennent trop souvent un ton polémique et violent pour qu'on ne soit pas fondé à supposer qu'il y a là "quelque chose d'autre" qui est à l'œuvre..."⁽³⁾

Et de conclure plus loin que: " [...] la traduction n'est pas seulement le bricolage d'une écriture seconde, mais qu'elle se relève être pour ainsi dire un dispositif philosophique qui permet inopinément le retour réflexif d'une prise de conscience critique de la modernité et des identités vacillantes qui sont maintenant les nôtres"⁽⁴⁾

Cependant, bien qu'il perçoive cette perspective d'un champ de prospection nouveau à l'esprit humain, Ladmiral semble pourtant en limiter par avance les contours en y opposant une attitude subjective:

"[...] l'agressivité tend à prendre à notre époque une forme politique ou idéologique. C'est bien ce que confirme le procès instruit contre des traductions prétendues "ethnocentriques" par Antoine Berman, qui en brocarde le "bon goût français", et contre l'impérialisme culturel de l'occident" que veut y voir un Henri Meschonnic. Pour conclure provisoirement et laconiquement sur ce dernier point, disons que nous y voyons un symptôme de la haine de soi qui nous semble être une maladie de la culture occidentale de notre temps"⁽⁵⁾.

Ainsi, ce qui nous semble être l'amorce d'une autocritique positive de certains occidentaux tendant à encourager le dialogue entre l'Orient et l'Occident, est par ailleurs perçu sous le couperet d'un jugement de valeur. Ainsi la référence à "la haine de soi", et la "maladie de la culture occidentale".

L'approche de la dimension culturelle de la traduction qui nous intéresse s'inscrit précisément dans ce cadre où les antagonismes sont de plus en plus marqués.

Particulièrement dans le contexte actuel du choc des cultures et des civilisations dont nous sommes acteurs et témoins, l'approche qui nous concerne plus précisément en tant qu'Arabo-musulmans, s'inscrit en réaction à l'offensive dirigée contre le monde Arabo-musulman en général, offensive amorcée déjà clairement à l'époque médiévale, époque des Croisades, et qui consistait à réduire la portée et l'impact de cette civilisation sur l'Europe, et de là, tout l'Occident. En témoignent les traductions erronées d'ouvrages littéraires, entre autres, et celles souffrant de frappants contresens du Coran.

L'ampleur que cette offensive a prise au fil des siècles jusqu'à nos jours, s'est accentuée davantage, jusqu'à atteindre les tragiques proportions que nous connaissons.

Il n'y a qu'à considérer la justification honteuse de l'agression de l'Irak, berceau des civilisations.

La littérature Américaine du 19ème siècle – alors qu'elle tentait de s'affirmer – offre des exemples qui illustrent bien cette attitude, particulièrement chez les poètes et écrivains qui ont manifesté un intérêt

certain pour l'Orient musulman. Trois d'entre eux, parmi les plus célèbres de la période romantique, expriment cette tendance. C'est le cas de Washington Irving (1783 – 1859), Nathaniel Hawthorne (1804 – 1864) et Edgar Allan Poe (1809 – 1849).

La connaissance d'Irving de la langue Espagnole lui permit d'accéder durant son séjour de 7 ans en Espagne – comme représentant du gouvernement Américain – à la culture et la civilisation Arabo-Islamique, et s'en imprégner jusqu'à produire des œuvres qui devinrent célèbres comme sa collection de "Contes Mauresques" "(Moorish Tales)" et « l'Alhambra » en particulier ».

Cependant, bien qu'il fit part de son admiration pour la culture Arabo-Islamique telle qu'elle apparaissait en Espagne, sa perception ou "traduction" de la réalité de cette culture révèle des contradictions et confusions sans limites.

D'autre part, Nathaniel Hawthorne fit connaissance avec l'Orient à travers ses nombreuses lectures des narrations d'écrivains Anglais et Américains y ayant séjourné, et également d'une traduction du Coran par l'Anglais George Sales.

Chez Hawthorne aussi bien que chez Irving, ce monde "fascinant" à leurs yeux est celui des "mille et une nuits" sans rapport véritable avec la réalité.

La référence au Paradis telle qu'exprimée dans le Coran, est reproduite dans l'expression "Mohamed's Paradise" (le Paradis de Mohamed), et développée de façon telle, qu'elle aboutira à l'opposé de ce que véhicule le message divin.

Poe, quant à lui, sans avoir connu l'Orient a produit des poèmes dont deux sont particulièrement surprenants par leurs titres – "El Aaraaf" et "Israfel" – sachant que rien dans sa biographie n'indique une quelconque connaissance du Coran. Ces poèmes ont pourtant tous deux un certain rapport au Coran.

Cependant, ce qui surprend encore davantage, c'est la traduction du terme El Aaraaf par "big star" ou "grande étoile", qui évidemment n'a aucun rapport sémantique ni culturel avec celui exprimé dans le Coran.

L'intérêt de se soustraire à l'emprise négative des antagonismes réside, en définitive, dans l'acceptation de "l'autre", dans sa diversité, sa particularité, mais en même temps dans son appartenance à un paysage qui est celui de tous.

Dans le même sens, Edward W. Said en référence à la responsabilité de l'intellectuel, indique la manière de lever tout obstacle à l'expression de la pensée et au rapprochement des hommes:

"L'une des tâches de l'intellectuel consiste à briser les stéréotypes et autres catégories réductrices pour la pensée et la communication"⁽⁶⁾

Le regard que nous portons sur la stratégie de la traduction s'inscrit dans le cadre global d'une approche qui se veut constructive par rapport à l'actualité des événements. Ce qui signifie réagir dans le but d'effacer les conceptions erronées, dépasser les réticences réelles par rapport à un environnement taxé "d'étrange" parce que différent, et faire en sorte que l'on puisse communiquer dans un espace qui au lieu de nous unir, de plus en plus nous sépare.

E. Said exprime cette nécessité: "[...] Les cultures sont trop imbriquées, leurs parcours trop hybrides et trop dépendants les uns des

autres pour que l'on puisse les séparer de manière radicale en deux grands blocs d'oppositions de nature essentiellement idéologique. Ainsi l'Orient et l'Occident." (7)

De toute évidence, la traduction ne fait pas que reproduire un texte dans une autre langue, elle véhicule une réalité culturelle spécifique, un mode de pensée autre, et, au delà du mécanisme de l'acte de traduction, elle porte donc cette responsabilité intellectuelle et morale de véhiculer et transmettre la réalité d'une société, d'un peuple. Cet objectif ne peut être effectivement réalisable sans le concours d'autres sciences aux côtés de la linguistique, - telles l'anthropologie, la sociologie, la psycholinguistique, l'ethnologie. La réalité confirme chaque jour davantage cette nécessité évidente de l'interdisciplinarité.

Les leçons de l'anthropologie culturelle à elle seule, telle que présentée par Denis Cuche, lèvent bien des ambiguïtés:

"Le débat le plus crucial autour de l'anthropologie culturelle est celui qui concerne l'approche relativiste des cultures, qui met l'accent sur la pluralité des cultures plutôt que sur l'unité de la culture. Selon cette approche, les cultures sont traitées comme des totalités spécifiques, autonomes les unes par rapport aux autres, et par conséquent chacune doit être étudiée pour elle-même, dans sa logique interne propre." (8)

Voilà qui constitue un formidable pas en avant pour une approche plus claire de la traduction.

Eric Grillo pour sa part, en traitant de l'anthropologie relationnelle souligne le rôle du dialogue dans toute communauté.

"C'est dans la relation interlocutive, dans l'aptitude au dialogue que se noue cette communauté des personnes dans laquelle l'éthique viendra se déployer; la normativité de la loi morale se prépare pour nous dans l'axiologie du dialogue." ⁽⁹⁾

Ceci nous amène à la Vérité qu'exprime le Coran depuis 14 siècles en s'adressant à l'humanité dans le verset 13 du chapitre 49 (الحجرات)

(بسم الله الرحمن الرحيم)

يا أيها الناس إن خلقناكم من ذكر وأنثى وجعلناكم شعوبا وقبائل لتعارفوا إن أكرمكم عند الله أتقكم أن الله عليم خبير. (صدق الله العظيم).

En insistant d'abord sur l'unité de l'Humanité, le verset exprime, par ailleurs, la volonté divine de distinguer les êtres humains en peuples et communautés (tribus); il en souligne ainsi le caractère ethnique, et la différence culturelle.

Ainsi cet autre aspect de l'humanité, sa diversité, offre - selon l'ordre divin - les opportunités d'un apport (enrichissement) mutuel par la communication, la connaissance les uns des autres. Et le langage n'en est-il pas l'instrument commun ?

Notes :

(1) Roland Breton Géographie des langues, Approches, Casbah Edition, Alger 1998 p 22

(2) Marianne Lederer La traduction Aujourd'hui le Monde Interprétatif, Hachette, Paris 1994. P 1

(3) Jean René Ladmiraal "Sourciers et Ciblistes", traduire n° 18h/5 p. 29

(4) Ladmiraal, p .3

(5) Ladmiraal p 3

(6) Edward W. Said, Des Intellectuels et du Pouvoir, Marinoor, Alger, avril 2001 p. 8.

(7) E. Said, p 9

(8) Denis Cuche, la Notion de Culture dans les Sciences Sociales. Approches Casbah Editions p. 41 Alger 1998.

(9) Eric Grillo, la philosophie du langage Edition du seuil Paris 1997. , p 10

BIBLIOGRAPHIE

Breton, Roland, Géographie des langues Approches, Casbah Editions, Alger 1998.

Lederer Marianne, « la Traduction Aujourd'hui » : le Monde Interprétatif Hachette, Paris 1994

Ladmiral, Jean-René, « Sourciers et Ciblistes » Traduire n° 18 h/5

Said, Edward W. Des Intellectuels et du Pouvoir, Marinoor, traduit de l'Anglais par Paul Chemla Alger 2001.

Cuche, Denys, la Notion de Culture dans les Sciences Sociales. Approches Casbah Edition Alger 1998.

Grillo, Eric, la Philosophie du Langage Edition du seuil. Paris 1997.